

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear
within the text. Whenever possible, these have
been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées.
- Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

	10X		14X		18X		22X		26X		30X	
	12X		16X		20X		24X		28X		32X	

J. H. B. P. Co.

LES

SOIRÉES CANADIENNES

RECUEIL DE LITTÉRATURE NATIONALE.

“ Hâtons-nous de raconter les délicieuses
histoires du peuple avant qu’il les ait
oubliées.”

CHARLES NODIER.

**5^e et 6^e Livraisons,
MAI et JUIN.**

SOMMAIRE

JEAN RIVARD LE DEFRIQUEUR CANADIEN..... A. GERIN LAJOIE.

P. O. L. Co.

QUEBEC
BROUSSEAU FRERES, EDITEURS,
No. 7, Rue Buade, Haute-Ville.

—
1862.

Ce fut d'abord Pierre Gagnon qui se chargea de ces soins, ayant à initier son jeune maître à tous les détails de l'intéressante industrie.

Aucune des phases de l'opération ne passa inaperçue. Au bout de quelques heures, Pierre Gagnon allant plonger dans la chaudière une écuelle de bois vint avec sa gaieté ordinaire la présenter à Jean Rivard, l'invitant à se faire une *trempe*, en y émiettant du pain, invitation que ce dernier se garda bien de refuser.

Pendant que nos deux sucriers savouraient ainsi leur *trempe*, la chaudière continuait à bouillir, et l'eau s'épaississait à vue d'œil. Bientôt Pierre Gagnon y plongeant de nouveau sa *micouenne* l'en retira remplie d'un sirop doré presque aussi épais que le miel.

Puis, vint le tour de la *tire*. Notre homme prenant un lit de neige en couvrit la surface d'une couche de ce sirop devenu presque solide, et qui en se refroidissant forme la délicieuse sucrerie que les Canadiens ont baptisée du nom de *tire* (*); sucrerie d'un

(*) *Tire*, *Trempe* ou *Trempine*, *Goudrelle* ou *Goudille*, *Casseaux* ou *Casseaux* ou *Cassots* etc., mots destinés comme beaucoup d'autres à notre futur dictionnaire canadien-français. Il a bien fallu que nos ancêtres inventassent des mots pour désigner des choses qui n'existaient pas en France. Ces mots d'ailleurs sont expressifs et vivront toujours dans la langue du peuple Canadien.

Le mot *micouenne* est tiré du sauvage et est employé fréquemment dans les anciens ouvrages sur le Canada.

Aujourd'hui on ne se donne guère de soin pour trouver des mots français; on s'empresse d'adopter les mots anglais. Qui voudra prétendre que c'est une amélioration?

goût beaucoup plus fin et plus délicat que celle qui se fabrique avec le sirop de canne ordinaire.

La fabrication de la *tire* qui s'accomplit au moyen de la manipulation de ce sirop refroidi, est presque invariablement une occasion de réjouissance.

On badine, on folâtre, on y chante, on y rit,
La gaité fait sortir les bons mots de l'esprit.

C'est à l'époque de la Ste Catherine, et durant la saison du sucre, dans les fêtes qui se donnent aux sucreries situées dans le voisinage des villes ou des villages, que le sirop se *tire* ou *s'étire* avec le plus d'entrain et de gaité.

Nos défricheurs-sucriers durent se contenter pour cette première année d'un pique-nique à deux ; mais il va sans dire que Pierre Gagnon fut à lui seul gai comme quatre.

Cependant, la chaudière continuait à bouillir,

Et de la densité suivant les prompts lois,
La sève qui naguère était au sein du bois
En un sucre solide a changé sa substance.

Pierre Gagnon s'aperçut, aux granulations du sirop, que l'opération était à sa fin et il annonça par un hourra qui retentit dans toute la forêt, que le sucre était cuit ! La chaudière fut aussitôt enlevée du brasier et déposée sur des branches de sapin où on la laissa refroidir lentement, tout en agitant et brassant le contenu au moyen d'une palette ou *mouvette* de bois ; puis le sucre fut vidé dans des moules préparés d'avance.

On en fit sortir, quelques moments après, plusieurs beaux pains de sucre, d'un grain pur et clair.

Ce résultat fit grandement plaisir à Jean Rivard. Outre qu'il était assez friand de sucre d'érable,—défaut partagé d'ailleurs par un grand nombre de jolies bouches,—il éprouvait une satisfaction d'un tout autre genre : il se trouvait, à compter de ce jour, au nombre des producteurs nationaux ; il venait d'ajouter à la richesse de son pays, en tirant du sein des arbres un objet d'utilité publique qui sans son travail y serait resté enfoui. C'était peut-être la plus douce satisfaction qu'il eût ressentie depuis son arrivée dans la forêt. Il regardait ses beaux pains de sucre avec plus de complaisance que n'en met le marchand à contempler les riches étoffes étalées sur les tablettes de sa boutique.

Du moment que Jean Rivard fut en état de se charger de la surveillance de la chaudière, Pierre Gagnon consacrait la plus grande partie de son temps à courir d'érable en érable pour recueillir l'eau qui dé coulait chaque jour dans les auges. C'était une rude besogne dans une sucrerie non encore organisée et où tous les transports devaient se faire à bras.

Pierre cependant s'acquittait de cette tâche avec sa gaiété ordinaire, et c'était souvent au moment où son maître le croyait épuisé de fatigue qu'il l'amusaient le plus par ses propos comiques et ses rires à gorge déployée.

Au bout d'une semaine, tous deux s'acquittaient de leurs tâches respectives avec assez de promptitude ; ils pouvaient même y mettre une espèce de noncha-

lance, et jouir de certains moments de loisir qu'ils passaient à chasser l'écureuil ou la perdrix, ou à rêver, au fond de leur cabane que le soleil réchauffait de ses rayons printaniers.

— Sais-tu bien, disait un jour Jean Rivard à son homme qu'il voyait occupé à déguster une énorme *trempe*, sais-tu bien que nous ne sommes pas, après tout, de ces plus malheureux ?

— Je le crois certes ben, répondit Pierre, et je ne changerais pas ma charge d'Intendant pour celle de Sancho Panza, ni pour celle de Vendredi, ni pour celle de tous les Maréchaux de France.

— Il nous manque pourtant quelque chose....

— Ah ! pour ça, oui, c'est vrai, et ça me vient toujours à l'idée quand je vous vois *jongler* comme vous faisiez tout à l'heure.

— Que veux-tu dire ?

— Oh ! pardi, ça n'est pas difficile à deviner ; ce qui nous manque pour être heureux..... comment donc ? eh ! c'est clair, c'est.... la belle Dulcinée de Toboso.

— Pierre, je n'aime pas ces sortes de plaisanteries ; ne profane pas ainsi le nom de ma Louise ; appelle-la de tous les noms poétiques ou historiques que tu voudras, mais ne l'assimile pas à la grosse et stupide amante de Don Quichotte. Tu es bien heureux, toi, de badiner de tout cela. Si tu savais pourtant combien c'est triste d'être amoureux, et de vivre si loin de son amie. Malgré mes airs de gaieté, je

m'ennuie quelquefois à la mort. Ah ! va, je suis plus à plaindre que tu ne penses. . . .

—Oh ! puisque vous n'êtes pas en train de rire, dit Pierre en regardant son maître d'un air un peu surpris, je vous demande pardon. Tonnerre d'un nom ! (c'était là son juron ordinaire,) je ne voulais pas vous faire de peine. Tout ce que je peux dire pourtant c'est qu'à votre place je ne m'amuserais pas à être malheureux.

—Comment cela ?

—Je veux dire qu'il me semble que quand on a la chance d'être aimé de Mademoiselle Louise Routier, on devrait être content. J'en connais qui se contenteraient à moins.

—Qui t'a dit que j'étais aimé ?

—Tout le monde, tonnerre d'un nom ! C'est ben connu. C'est naturel d'ailleurs. Enfin on sait ben qu'elle n'en aura jamais d'autre que vous.

—Ça me fait plaisir ce que tu dis là, Pierre. Je sais bien que lors de notre séparation je ne lui étais pas tout-à-fait indifférent. Je t'avouerai même confidentiellement que j'ai cru m'apercevoir qu'en me tournant le dos, après avoir reçu mes adieux, elle avait les larmes aux yeux.

—Oh ! pour ça, je n'en doute pas ; et si vous n'aviez pas été là je suis ben sûr que ses beaux yeux auraient laissé tomber ces larmes que vous dites ; même je ne serais pas surpris qu'après votre départ elle se fût enfermée toute seule dans sa petite chambre pour y penser à vous tout à son aise le reste de la journée.

—Le reste de la journée, peut-être, . . . mais ce qui m'inquiète, c'est que depuis bientôt six mois que nous sommes partis de Grandpré je n'ai pu lui adresser qu'une pauvre petite lettre, l'automne dernier. Tu sais que depuis le commencement de l'hiver je lui ai écrit une longue lettre chaque semaine, mais que faute d'occasion pour les lui envoyer elles sont encore toutes dans le tiroir de ma table. Si elle savait combien j'ai toujours pensé à elle, je suis sûr qu'elle m'en aimerait davantage ; mais elle ignore dans quel affreux isolement nous vivons, et elle peut croire que je l'ai oubliée. Tu sais combien elle est recherchée par tous les jeunes gens de Grandpré ; il ne tiendrait qu'à elle de se marier de suite, et qui sait si elle ne l'est pas déjà ? Tiens, cette seule idée me bouleverse l'esprit. .

—Moi, mon Empereur, je n'ai pas l'honneur d'être en connaissance avec Mademoiselle Louise Routier, mais je gagerai tout ce qu'on voudra qu'elle a trop d'esprit pour en prendre un autre, quand elle est sûre de vous avoir. Vous vous donnez des inquiétudes pour rien. D'abord, les garçons comme vous, Monsieur Jean, soit dit sans vous flatter, ne se rencontrent pas à toutes les portes ; c'est vrai que vous n'êtes pas aussi riche que beaucoup d'autres, mais vous le serez plus tard, parceque vous n'avez pas peur de travailler, et que, comme vous le dites tous les jours, le travail mène à la richesse. Ensuite, ce qui vous met au-dessus de tous les autres garçons qui vont chez le père Routier, c'est que vous avez de l'éducation, et qu'ils n'en ont pas ; vous pouvez lire dans tous les livres, vous

pouvez écrire toutes sortes de jolies lettres, et vous savez comme les jeunes filles aiment ça ; enfin vous avez du cœur, du courage, et les filles aiment ça encore plus que tout le reste. C'est clair que vous lui êtes tombé dans l'œil, et que vous êtes destinés l'un pour l'autre ; ça c'est écrit dans le ciel de toute éternité....

—Eh bien ! mon bon ami, dit Jean Rivard en se levant, quoique je n'aie pas toute ta certitude, ton bavardage cependant me fait du bien. Il est clair qu'un amoureux doit avoir un confident. Je me sens maintenant soulagé et ne regrette pas de t'avoir dit ce que j'avais sur le cœur."

Pendant le cours des trois semaines que nos défricheurs consacrèrent à la fabrication du sucre, Mlle. Louise Routier fut un fréquent et intéressant sujet de conversation. Jean Rivard eût donné volontiers tout son sucre d'érable pour la voir un moment dans sa cabane goûter un peu de sirop, de tire ou de trempette. Lorsqu'il faisait part de ce souhait à Pierre Gagnon : " Oh ! laissez faire, disait celui-ci, avant deux ans vous verrez ben que Madame viendra sans se faire prier, et que les années d'ensuite elle vous demandera des petites *boulettes* pour ces chers petits qui ne seront pas encore assez grands pour venir à la sucrerie."

Jean Rivard ne croyait pas à tant de bonheur, mais ces propos de son compagnon avaient l'effet de l'égayer et de convertir ses rêves de tristesse en rêves d'espérance.

Nos deux hommes firent environ trois cents livres de sucre et plusieurs gallons de sirop. C'était plus qu'il ne fallait pour les besoins ordinaires de l'année, et Jean Rivard songeait déjà à disposer de son superflu de la manière la plus avantageuse, lors de son voyage à Grandpré, qui ne devait pas être retardé bien longtemps.

Mais n'oublions pas de consigner ici une perte lamentable que fit notre ami Pierre Gagnon.

On dit que l'écureuil ne s'apprivoise jamais; la conduite du jeune élève de Pierre Gagnon semblerait venir à l'appui de cette assertion. Un jour que le petit animal, perché sur l'épaule de son maître, l'accompagnait dans sa tournée pour recueillir la sève, tout à coup il bondit vers une branche d'arbre, puis de cette branche vers une autre, voltigeant ainsi de branche en branche jusqu'à ce qu'il disparut complètement pour ne plus revenir.

Pierre Gagnon ne chanta plus du reste de la journée, et son silence inusité disait éloquemment le deuil de son âme et toute la profondeur de son chagrin.

XI

PREMIÈRE VISITE A GRANDPRÉ.

Cette visite à Grandpré était depuis plusieurs mois un des rêves favoris de Jean Rivard. Quelque agréable qu'eût été, comparativement parlant, sa dernière occupation, la perspective de revoir bientôt, après une absence de plus de six mois, les êtres qu'il affectionnait le plus au monde, l'emportait de beaucoup sur toute autre pensée, et faisait palpiter son cœur des plus vives émotions.

Le soir du cinq avril, s'adressant à son compagnon :
« Pierre, dit-il, ne songes-tu pas à faire tes Pâques ?

— Oh ! pour ça, oui, mon bourgeois, j'y ai pensé déjà plus d'une fois et j'y pense encore tous les jours. Il est ben vrai que depuis six mois je n'ai guère eu l'occasion de fréquenter les auberges ni les mauvaises compagnies, et qu'il ne m'est pas arrivé souvent de médire ou parler mal de mon prochain ni de me quereller avec personne. C'est ben triste tout de même de passer la quasimodo sans communier ; c'est la première fois qu'il arrivera à Pierre Gagnon d'être au nombre des *renards*. (*)

— Ça ne t'arrivera pas, mon Pierre, dit Jean Rivard ; nous allons partir ensemble, pas plus tard que demain ;

(*) On appelle *renards* dans certaines campagnes ceux qui passent le temps de Pâques sans communier.

toi, tu t'arrêteras au village de Lacasseville où tu trouveras une chapelle et un missionnaire catholiques. Tu y passeras deux ou trois jours, si tu veux, puis tu reviendras à *Louiseville* (c'est ainsi que Jean Rivard avait baptisé sa cabane et les environs de sa propriété, en l'honneur sans doute de Mlle Louise Routier.) Et moi, je poursuivrai ma route; j'irai voir ma mère, mes frères, mes sœurs et le curé de ma paroisse.

—Ça me va, ça, tonnerre d'un nom! s'écria Pierre, dans un transport de joie.”

Le lendemain, la neige qui restait encore sur le sol étant assez gelée pour porter un homme, les deux défricheurs partirent à pied sur la *croûte* (*), et en moins de trois heures ils eurent parcouru les trois lieues qui les séparaient des habitations; après quoi Jean Rivard donnant à son homme les instructions nécessaires se fit conduire en voiture à Grandpré.

L'arrivée inattendue de Jean Rivard produisit, comme on le pense bien, une immense sensation dans sa famille. La bonne mère pleurait de joie; les frères et sœurs ne cessaient d'embrasser leur frère aîné, de l'entourer, de le regarder, de l'interroger. On eût dit qu'il revenait de quelque expédition périlleuse chez des tribus barbares ou dans les glaces du pôle arctique. Le retour de l'enfant prodigue ne causa pas plus de bonheur dans la maison de son père que n'en causa celui de Jean Rivard dans la maison de sa

(*) Mot canadien pour désigner la surface durcie de la neige.

mère. Il fallait voir aussi les démonstrations de joie, les serrements de mains, les félicitations de toutes sortes qu'il reçut de ses anciens voisins et camarades, en un mot, de toutes ses connaissances de Grandpré.

Nulla part l'esprit de fraternité n'existe d'une manière aussi touchante que dans les campagnes canadiennes éloignées des villes. Là, toutes les classes sont en contact les unes avec les autres; la diversité de profession ou d'état n'y est pas, comme dans les villes, une barrière de séparation; le riche y salue le pauvre qu'il rencontre sur son chemin, on mange à la même table, on se rend à l'église dans la même voiture.

Les paroisses qui bordent le fleuve Saint Laurent depuis les dernières limites du Bas-Canada jusqu'au Golfe, au moins celles où l'égoïsme commercial et industriel n'a pas encore pénétré, forment certainement un tableau intéressant pour le politique, le moraliste et le philosophe. Vous voyez chaque paroisse composée d'une petite communauté de quelques mille âmes, ayant à sa tête le prêtre qui baptise les enfants, bénit les mariages, instruit ses ouailles de leurs devoirs et de leurs destinées. Puis, vient le notaire qui préside aux contrats et aux arrangements de familles, le médecin toujours prêt à voler au secours des malades, les instituteurs, les marchands, les artisans, la plupart établis à l'ombre du clocher; puis enfin cette belle et nombreuse classe de cultivateurs, unis

ensemble comme une seule et même famille, tirant de la terre les choses nécessaires à leur subsistance et à celle d'autrui, humbles, obligeants, charitables, laissant aux habitants des villes leurs ridicules démarcations sociales pour ne voir partout que des amis et des frères. Là, ceux qui ne sont pas unis par les liens du sang le sont par ceux de la sympathie ou de la charité ; on y connaît toujours ceux qui sont malades, ceux qui sont infirmes, ceux qui éprouvent des infortunes comme ceux qui prospèrent ; on se réjouit ou on s'afflige avec eux ; on s'empresse au chevet des malades et des mourants ; on accompagne leurs restes mortels à la dernière demeure.

Doit-on s'étonner après cela si la plupart des familles canadiennes sont si fortement attachées aux campagnes qui les ont vu naître, et si celles qui ont laissé les lieux où règne semblable fraternité en conservent longtemps un touchant souvenir ?

Je ne dirai pas toutes les questions auxquelles Jean Rivard eut à répondre. Il n'en fut quitte qu'après avoir raconté toutes ses actions, dans leurs détails les plus minutieux, depuis son départ de la maison paternelle.

De son côté, notre jeune homme qui depuis six mois n'avait reçu aucune nouvelle de Grandpré brûlait d'apprendre ce qui s'y était passé. Les décès, les naissances et les mariages sont les principaux sujets des conversations dans les familles de cultiva-

teurs. En entendant l'énumération faite par sa sœur Mathilde des mariages contractés durant le dernier semestre, il lui fallait se tenir le cœur à deux mains pour l'empêcher de battre trop fort. Mais il fut bientôt tranquilisé en apprenant que Mademoiselle Louise Routier était encore fille et ne paraissait nullement songer à se marier.

Est-il besoin de dire qu'il s'empressa d'aller dès le soir même visiter la famille Routier, et qu'il passa près de sa Louise plusieurs heures qui lui semblèrent autant de minutes ?

En le voyant entrer, Louise fut un peu émue ; une légère rougeur couvrit ses joues, ce qui n'eut pas du tout l'effet de l'enlaidir. Aussi Jean Rivard la trouva-t-il plus belle, plus charmante que jamais. Chose singulière ! ces deux amis d'enfance, qui avaient si souvent joué et badiné ensemble, qui s'étaient tutoyés depuis le moment où ils avaient commencé à bégayer, éprouvaient maintenant vis-à-vis l'un de l'autre je ne sais quelle espèce de gêne, de réserve timide et respectueuse. En s'adressant la parole, le *vous* venait involontairement remplacer le *tu* familier d'autrefois. Le père et la mère Routier qui remarquaient ce changement ne pouvaient s'empêcher d'en sourire.

Je ne dirai pas les douces paroles ni les tendres regards échangés durant ces heures délicieuses. Mes jeunes lecteurs y suppléeront facilement.

Le seul reproche articulé dans le cour de l'entretien, le fut par Mademoiselle Routier :



“ Ce n'est pas beau, dit-elle, d'un petit air qu'elle s'efforçait de rendre boudoir, d'avoir laissé passer presque six mois sans nous donner de vos nouvelles.

— Cette chère Louise, ajouta Madame Routier, elle vous croyait mort, ce qui ne l'empêchait pas pourtant de dire tous les jours, comme de coutume, une partie de son chapelet à votre intention. Seulement, au lieu d'une dizaine elle en disait deux, et si vous n'étiez pas arrivé, je crois qu'elle en serait venue à dire tout son chapelet pour le repos de votre âme.

— Ah ! maman, ne parlez donc pas comme ça, dit Louise en rougissant encore davantage.”

Jean Rivard n'eut pas de peine à convaincre son amie que leur longue séparation et son silence de plusieurs mois n'avaient en rien altéré ses sentiments, et pour preuve, il lui remit, avec la permission de sa mère, les lettres écrites durant l'hiver, et qu'il n'avait pu lui faire parvenir. Louise les serra précieusement, pour les lire à loisir, lorsqu'elle serait seule.

Jean Rivard songeait bien déjà à la demander en mariage, mais malgré tout son amour, et peut-être même à cause de cet amour, il ne voulait pas exposer sa Louise à regretter l'aisance et le bonheur dont elle jouissait sous le toit de ses parents.

Le père Routier fit à Jean Rivard une foule de questions sur le canton de Bristol, sur la qualité du sol, sur les moyens de communications ; il le fit parler longuement sur ses travaux de déboisement, sur les inconvénients de la vie des bois, sur ses espérances pour l'avenir ; et quand Jean Rivard fut sorti :

“ Notre voisine est heureuse, dît-il, d’avoir un garçon comme celui-là. C’est ce qu’on peut appeler un jeune homme de cœur. Je voudrais que chaque paroisse pût en fournir seulement cinquante comme ça ; le pays deviendrait riche en peu de temps, et nos filles seraient sûres de faire des mariages avantageux.

— Dis donc pourtant, François, interrompit Madame Routier, que ça n’est pas ben gai pour une jeune fille qui se marie d’aller demeurer au fond des bois ?

Louise regarda sa mère d’un air surpris.

— Mais ce que tu appelles le fond des bois, ma bonne femme, répondit le père Routier, ça sera ben vite une paroisse comme Grandpré, et c’est Jean Rivard qui sera le magistrat et le plus gros seigneur de la place. Sais-tu une chose qui m’a passé par la tête en jasant avec lui ? C’est qu’il pourrait ben se faire un jour que je vendrais ma terre de Grandpré pour acheter une dizaine de lots dans le Canton de Bristol. J’ai plusieurs garçons qui poussent ; je pourrais, avec moitié moins d’argent, les établir là plus richement que dans nos vieilles paroisses. Nous irions *rester* à Bristol ; toute la famille ensemble, ça ne serait pas si ennuyeux, à la fin du compte. Hein ? qu’en dis-tu, ma petite, dit-il, en s’adressant à Louise qui écoutait de toutes ses oreilles ? ”

Louise ne répondit rien, mais elle paraissait vivement émue et ses beaux yeux roulèrent dans l’eau.

Jean Rivard n’oublia pas de visiter son bon ami le curé de Grandpré auquel il était redevable de ses bonnes résolutions, et dont les réflexions judicieuses et

les conseils paternels servirent encore cette fois à retremper son courage.

Il fallut bien aussi donner quelques heures aux affaires. Jean Rivard avait déjà touché quinze louis sur les cinquante qui constituaient sa fortune. Il réussit à obtenir quinze autres louis qu'il destinait à l'achat de provisions et de quelques ustensiles agricoles.

Il engagea de plus à son service un nouveau travailleur qu'il désirait adjoindre à Pierre Gagnon. Il ne devait le payer qu'au bout de six mois, Jean Rivard se reposant en partie sur le produit de sa prochaine récolte pour faire face à cet engagement.

Les provisions et ustensiles furent, comme précédemment, achetés chez M. Lacasse.

Les circonstances poussèrent en outre notre héros à contracter des engagements beaucoup plus étendus que ceux qu'il avait prévus jusqu'alors. Mais il me faut entrer ici dans des détails tellement prosaïques que je désespère presque de me faire suivre par mes lecteurs même les plus bénévoles.

En tous cas, je déclare loyalement que la suite de ce chapitre ne peut intéresser que les défricheurs et les économistes.

En retournant à Louiseville, Jean Rivard dut s'arrêter plus d'une journée à Lacasseville. Là, tout en s'occupant de diverses affaires, il fit la connaissance d'un marchand américain, du nom d'Arnold, établi depuis plusieurs années dans ce village même,

lequel, sachant que Jean Rivard avait entrepris des défrichements, lui demanda s'il n'avait pas intention de tirer avantage de la cendre provenant des bois qu'il allait être obligé de faire brûler dans le cours de ses opérations ?

Jean Rivard répondit que son intention avait d'abord été de convertir cette cendre en potasse ou en perlasse, mais que le manque de chemins et par suite les difficultés de transport l'avaient forcé de renoncer à ce projet.

Après une longue conversation dans le cours de laquelle le perspicace américain put se convaincre de la stricte honnêteté, de l'intelligence et de l'industrie de notre jeune défricheur, il lui proposa de faire entre eux une convention d'après laquelle lui, Arnold, s'engagerait à " procurer à crédit la chaudière, les " cuves, et le reste des choses nécessaires à la fabrication de la potasse, de les transporter même à ses " frais jusqu'à la cabane de Jean Rivard, à condition " que lui, Jean Rivard, s'obligerait à livrer au dit " Arnold, dans le cours des trois années suivantes, au " moins vingt-cinq barils de potasse, à raison de vingt " chelins le quintal."

Le prix ordinaire de la potasse était de trente à quarante chelins le quintal, mais Arnold se chargeait encore dans ce dernier cas des frais de transport, considération de la plus grande importance pour Jean Rivard.

Le nouveau journalier que Jean Rivard emmenait

avec lui (son nom était Joseph Lachance) avait été employé pendant plusieurs années dans une fabrique de potasse et pouvait donner une opinion assez sûre dans une matière comme celle-là.

Sur sa recommandation, et après avoir pris conseil de M. Lacasse, Jean Rivard accepta la proposition du marchand américain.

M. Lacasse, de qui il achetait ses provisions, lui vendit aussi à crédit, et sans hésiter, une paire de bœufs de travail, avec l'attelage nécessaire, une vache et le foin pour nourrir ces animaux pendant six semaines, une herse, et tout le grain de semence dont il avait besoin, se contentant de l'à-compte de quinze louis dont Jean Rivard pouvait disposer pour le moment.

Bref, notre défricheur se trouvait endetté tant envers M. Lacasse qu'envers Arnold d'une somme de trente louis, le tout payable sur la vente de ses produits futurs.

Malgré toute la répugnance que Jean Rivard éprouvait à s'endetter, il se disait cependant que les divers effets achetés par lui étant de première nécessité, on ne pouvait après tout regarder cela comme une dépense imprudente. D'ailleurs M. Lacasse, l'homme sage et prudent par excellence, approuvait sa conduite et cela suffisait pour le rassurer.

Une nouvelle lettre de Gustave Charnienil attendait

Jean Rivard au bureau de poste de Lacasseville.
La voici :

Deuxième lettre de Gustave Charmenil à Jean Rivard.

“ MON CHER AMI,

“ Toujours gai, toujours badin, même au milieu des plus rudes épreuves, tu es bien l'être le plus heureux que je connaisse. Il est bien vrai que le travail, un travail quelconque, est une des principales conditions du bonheur ; et lorsque à cela se joint l'espérance d'améliorer, d'embellir chaque jour sa position, le contentement intérieur doit être à peu près complet. Je te trouve heureux, mon cher Jean, d'avoir du travail : n'en a pas qui vent. J'en cherche en vain depuis plusieurs mois, afin d'obtenir les moyens de terminer ma cléricature. J'ai frappé à toutes les portes. J'ai parcouru les bureaux de tous les avocats marquants, ne demandant rien de plus en échange de mes services que ma nourriture et le logement ; partout on m'a répondu que le nombre des clercs était déjà plus que suffisant. J'ai visité les bureaux des cours de justice et ceux de l'enregistrement : même réponse. Hier j'ai parcouru tous les établissements d'imprimerie, m'offrant comme correcteur d'épreuves, mais sans obtenir plus de succès.

“ Invariablement, chaque matin, je pars de ma maison de pension, et m'achemine vers les rues principales dans l'espoir d'y découvrir quelque chose à faire.

“ Souvent je me rends jusqu’à la porte d’une maison où je me propose d’entrer, mais la timidité me fait remettre au lendemain, puis du lendemain à un autre jour jusqu’à ce que je finisse par renoncer tout-à-fait à ma démarche.

“ J’ai été jusqu’à m’offrir comme instituteur dans une campagne des environs, sans pouvoir être accepté à cause de ma jeunesse et de mon état de célibataire.

“ Je passe mes journées à chercher, et le soir je rentre chez moi la tristesse dans le cœur. Parmi ceux à qui je m’adresse, les uns me répondent froidement qu’ils n’ont besoin de personne, les autres me demandent mon nom et mon adresse, les plus compatissants laissent échapper quelques mots de sympathie. Mais je suis à peine sorti qu’on ne pense plus à moi. Ah ! je me suis dit souvent qu’il n’est pas de travail plus pénible que celui de chercher du travail. Un ingénieux écrivain a fait un livre fort amusant intitulé : *Jérôme Paturot à la recherche d’une position sociale* ; j’en pourrais faire un, moins amusant mais beaucoup plus vrai, intitulé : *Gustave Charpenil à la recherche d’un travail quelconque*. Tu sais que j’ai toujours été timide, gauche : je ne suis guère chargé sous ce rapport ; je crois même que ce défaut qui nuit beaucoup dans le monde s’accroît chez moi de jour en jour. Te dirai-je une chose, mon cher ami ? J’en suis venu à croire que, à moins d’avoir un extérieur agréable, une certaine connaissance du monde, une mise un peu élégante, et surtout une haute idée de soi-même et le talent de se faire valoir,

il n'est guère possible de parvenir, ou comme on dit parmi nous, de "faire son chemin." Le révolutionnaire Danton prétendait que pour réussir en révolution il fallait de l'audace, de l'audace et toujours de l'audace; on pourrait adoucir un peu le mot et dire que pour réussir dans le monde il faut du front, du front, beaucoup de front. J'en connais, mon cher ami, qui, grâce à cette recette, font chaque jour des merveilles.

"L'agitation d'esprit dans laquelle je vis ne me permet de rien faire à tête reposée. Je ne puis pas même lire; si je prends un livre, mes yeux seuls parcourent les lignes, mon esprit est ailleurs. Je ne puis rien écrire, et cette époque est complètement stérile pour ce qui regarde mon avancement intellectuel.

"Et pendant tout ce temps je suis seul à m'occuper ainsi de moi; pas un être au monde ne s'intéresse activement à mon sort, à moi qui aurais tant besoin de cela!

"Mais ne va pas croire, mon cher ami, que je sois le seul à me plaindre. Une grande partie des jeunes gens instruits, ou qui se prétendent instruits, sont dans le même cas que moi, et ne vivent, suivant l'expression populaire, qu'en "tirant le diable par la queue." Qu'un mince emploi de copiste se présente dans un bureau public, de suite pas moins de trois ou quatre cents personnes le solliciteront avec instance. Vers la fin de l'hiver on rencontre une nuée de jeunes commis-marchands cherchant des situations dans les

maisons de commerce ; un bon nombre sont nouvellement arrivés de la campagne, et courent après la toison d'or ; plusieurs d'entre eux en seront quittes pour leurs frais de voyage ; parmi les autres, combien végèteront ? combien passeront six, huit, dix ans derrière un comptoir avant de pouvoir ouvrir boutique à leur propre compte ? Puis parmi ceux qui prendront à leur compte combien résisteront pendant seulement trois ou quatre ans ? Presque tous tomberont victimes d'une concurrence ruineuse ou de l'inexpérience, et seront condamnés à une vie misérable. Ah ! si tu savais, mon cher, que de soucis, de misère, se cachent quelquefois sous un paletot à la mode ! Va, sois sûr d'une chose : il y a dans la classe agricole, avec toute sa frugalité, sa simplicité, ses privations apparentes, mille fois plus de bonheur et je pourrais dire de véritable aisance, que chez la grande majorité des habitants de nos cités, avec leur faste emprunté et leur vie de mensonge.

“ Quand je vois un cultivateur vendre sa terre à la campagne pour venir s'établir en ville, en qualité d'épicier, de cabaretier, de charretier, je ne puis m'empêcher de gémir de douleur. Voilà donc encore, me dis-je, un homme voué au malheur ! Et il est rare qu'en effet cet homme ne soit pas complètement ruiné après trois ou quatre années d'exercice de sa nouvelle industrie.

“ Et ses enfants, que deviennent-ils ? Dieu le sait.

“ Oh ! s'il en eût fait plutôt de hardis pionniers de

la forêt, s'il les eût habitués aux rudes travaux de la terre, tout en développant leur intelligence par une instruction solide, combien leur sort aurait été différent !

“ Plus j'y songe, mon cher ami, plus j'admire le bon sens dont tu as fait preuve dans le choix de ton état.

“ Et quand je compare ta vie laborieuse, utile, courageuse, à celle d'un si grand nombre de nos jeunes mascadins qui ne semblent venus au monde que pour se peigner, se parfumer, se toiletter, se dandiner dans les rues. . . . oh ! je me sens heureux et fier d'avoir un ami tel que toi.

“ Je suis tellement dégoûté de la vie que je mène, mon cher Jean, que si je me sentais la force physique nécessaire, je te prierais de m'adjoindre à ton Pierre Gagnon qui, d'après le portrait que tu m'en fais, est bien l'homme le plus complètement heureux qu'il soit possible de trouver. Où donc le bonheur va-t-il se nicher ? Mais je ne te serais guère utile, au moins pendant longtemps ; je n'ai plus cette santé robuste dont je jouissais au collège. Les soucis, les inquiétudes ont affaibli mon estomac ; ma digestion ne se fait plus qu'avec peine. Je souffre déjà de cette maladie si commune parmi les gens de ma classe, la dyspepsie. Quelle différence encore entre toi et moi sous ce rapport ! Tes forces, me dis-tu, s'accroissent de jour en jour, tu possèdes un estomac d'autruche, et tu ignores encore ce que c'est qu'une indisposition même passagère. Ah ! mon cher ami, que je te félicite !

La santé, vois-tu, je l'entends dire tous les jours, et avec vérité, c'est le premier des biens terrestres.

“ Tu veux absolument que je te donne des nouvelles de ma *Belle inconnue*. Eh bien ! mon cher ami, je continue à la voir chaque dimanche à l'église, et j'en suis de plus en plus épris. J'ai fait un grand pas cependant depuis que je t'ai écrit ; je sais maintenant où elle demeure. J'ai été assez hardi un jour pour la suivre (de fort loin, bien entendu) jusqu'à un bloc de grandes maisons en pierre de taille à trois étages, dans un des quartiers fashionables de la cité. Je la vis franchir le seuil de l'une des portes et entrer lestement dans la maison. Plusieurs fois ensuite, je la vis entrer par la même porte, de sorte je n'eus plus de doute sur le lieu de sa résidence. Je puis maintenant diriger vers ce lieu poétique mes promenades du soir ; durant les heures d'obscurité, je passe et repasse, sans être remarqué, vis-à-vis cette maison où elle est, où elle respire, où elle parle, où elle rit, où elle lit, où elle brode.... N'est-ce pas que ce doit être un petit paradis ? J'entends quelquefois dans le salon les sons du piano et les accents d'une voix angélique, je n'ai aucun doute que ce ne soit celle de ma belle inconnue. Imagine-toi que l'autre soir, comme j'é portais mes regards vers une des croisées de la maison, les deux petits volets intérieurs s'ouvrirent tout-à-coup et j'aperçus.... tu devines?... ma belle inconnue en corps et en âme se penchant pour regarder dehors !.. Tu peux croire si le cœur me bondit. Je fus tellement effrayé que je pris la fuite comme un fou,

sans trop savoir où j'allais, et je ne suis pas retourné là depuis. J'y retournerai toutefois, mais je ne veux pas savoir son nom. Ah! quand on aime comme moi, mon cher ami, qu'il est triste d'être pauvre!

“ Adieu et au revoir.

“ GUSTAVE CHARMENIL.”

Cette lettre que Jean Rivard parcourut à la hâte avant d'entrer dans la forêt pour se rendre à son gîte, le fit songer tout le long de la route. “ Malgré mon rude travail, se disait-il, et les petites misères inséparables de mon état, il est clair que mon ami Gustave est beaucoup plus malheureux que moi. C'est vrai qu'il a l'espoir d'être un jour avocat et membre du Parlement, mais ces honneurs, après tout, méritent-ils bien qu'on leur sacrifie la paix de l'âme, les plaisirs du cœur, la santé du corps et de l'esprit? Cette belle inconnue qu'il aime tant n'est, j'en suis sûr, ni plus aimable, ni plus aimante, ni plus pieuse que ma Louise, et cependant toute l'ambition, tout l'amour de Gustave ne vont pas jusqu'à le faire aspirer à sa main, tandis que moi, avant deux ans, je serai le plus heureux des mortels. Mais que diable aussi a-t-il été faire dans cette galère? S'il se fût contenté de l'amour et du bonheur dans une chaumière, peut-être aujourd'hui serait-il en voie d'être heureux comme moi. Je l'aime pourtant ce cher Gustave; son âme sensible et bonne, ses talents, son noble caractère lui méritaient un meilleur sort. Je lui écrirai prochainement pour le consoler.”

XII

RETOUR A LOUISEVILLE—LE BRULAGE.

Je n'entreprendrai pas de faire ici l'histoire du trajet qu'eut à exécuter Jean Rivard, de Lacasseville à Louiseville, à travers les bois, et dans cette saison de l'année. Les hommes chargés du transport des ustensiles d'agriculture faillirent en mourir à la peine.

Toute la grande journée du seize avril fut employée à accomplir ce trajet.

Dans les douze heures passées à faire ces trois lieues, Jean Rivard eût parcouru trois cents milles sur un chemin de fer ordinaire.

On n'en finirait plus s'il fallait dire chaque halte, chaque déviation, chaque moment employé à poursuivre les animaux pour les ramener au sentier ni s'il fallait rendre compte des longues et fréquentes délibérations tenues entre nos voyageurs sur les moyens à prendre pour éviter un mauvais pas ou sortir d'un borbier. Et pourtant tout cela s'exécuterait beaucoup plus facilement, et surtout plus promptement, sur le papier que sur le terrain.

Il fallait être endurci aux fatigues comme l'était déjà notre jeune défricheur pour tenir ainsi debout toute une longue journée, courant deçà et delà, au milieu des neiges et à travers les arbres, sans presque un instant de repos.

Jamais Jean Rivard n'avait si bien compris le découragement qui avait dû s'emparer d'un grand nombre des premiers colons en face de toutes ces misères. Pour lui, le découragement était hors de question,—ce mot ne se trouvait pas dans son dictionnaire,—et comme il l'exprimait énergiquement : le diable en personne ne l'eût pas fait reculer d'un pouce. Mais tous les hommes malheureusement ne sont pas de la même trempe.

Jean Rivard n'était pas impatient de sa nature ; cependant les lenteurs qu'il fallait subir et la perte de temps qui s'en suivait le révoltaient au point de le faire sortir de sa réserve et de sa gaieté ordinaires.

“ Oh ! c'est ceux qui gouvernent le pays, disait-il alors, ont en vue d'arrêter le développement et l'accroissement de la population canadienne, en la resserrant dans les limites étroites des seigneuries jusqu'à ce que le sol morcelé à l'infini ne lui offre plus de moyen de subsistance, ou en la déversant dans les villes et villages des états voisins ou dans les vastes régions de l'Ouest,—le moyen le plus sûr qu'ils puissent adopter c'est de s'opposer à la confection de chemins publics à travers la forêt.”

On peut s'imaginer si Pierre Gagnon ouvrit de grands yeux en voyant vers le soir arriver à sa cabane une procession disposée à peu près dans l'ordre suivant : premièrement, Jean Rivard conduisant deux bœufs destinés aux travaux de défrichement ; secondement, Lachance conduisant “ la Caille ” (c'était le nom de la vache) ; troisièmement enfin, les hommes de

M. Lacasse et d'Arnold, trainant sur des *menoires croches* (espèce de véhicule grossier, sans roues ni essieu, ni membres d'aucune espèce, inventé pour les transports à travers les bois,) les grains de semence et divers autres articles achetés par Jean Rivard.

Jamais Louiseville n'avait vu tant d'êtres vivants ni tant de richesse réunis dans son enceinte. C'était plus qu'il n'en fallait pour inspirer au facétieux Pierre Gagnon un feu roulant de joyeux propos, et la forêt retentit une partie de la nuit des éclats de rire de toute la bande, mêlés aux beuglements des animaux, les premiers sans doute qui eussent encore retenti dans cette forêt vierge.

Les hommes de M. Lacasse et d'Arnold repartirent le lendemain matin, emportant avec eux deux cents livres de sucre que Jean Rivard donnait en déduction de sa dette.

A Louiseville, une partie de cette journée se passa en arrangements et préparatifs de toutes sortes. Puis quand tout fut prêt, Jean Rivard s'adressant à ses deux hommes :

“ Mes amis, dit-il, vous voyez ces quinze arpents d'abattis ? Il faut que dans deux mois toute cette superficie soit nettoyée, que ces arbres soient consumés par le feu, que les cendres en soient recueillies, et que ce terrain complètement déblayé et hersé, ait été ensemené. Nous ne nous reposerons que lorsque notre tâche sera remplie.”

Puis se tournant vers Pierre, en souriant : “ c'est

la campagne d'Italie qui va s'ouvrir, dit il ; pour reconnaître tes services passés, je te fais chef de brigade ; Lachance sera sous ton commandement, et toi, tu recevras tes ordres directement de moi. Je ne m'éloignerai pas de vous, d'ailleurs, et vous me trouverez toujours au chemin de l'honneur et de la victoire.

—Hourra ! et en avant !” s'écria Pierre Gagnon qui aimait beaucoup ces sortes de plaisanteries ; et dans un instant les deux bœufs furent attelés, tous les ustensiles rassemblés, et les trois défricheurs étaient à l'œuvre.

Il s'agissait de réunir en monceaux, ou, suivant l'expression reçue parmi les défricheurs, de tasser les arbres coupés ou arrachés durant les six mois précédents.

Le brûlage, c'est-à-dire, le nettoyage complet du sol par le feu, forme certainement la principale opération du défricheur. C'est la plus longue et la plus fatigante, c'est celle qui requiert la plus grande force physique, et en même temps la surveillance la plus attentive.

Le travail auquel est assujetti le défricheur, à son début dans la forêt, pour abattre les arbres, les étêter, les ébrancher, les débiter, n'est rien comparé aux efforts et aux soins qu'exigent, avant que le terrain puisse être utilisé, le *tassage* et le brûlage de l'abattis.

C'est ici que l'esprit d'ordre, la méthode, le jugement pratique, la justesse de coup d'œil de Jean

Rivard trouvèrent leur application. Tout en travaillant sans cesse avec ses deux hommes, il les guidait, les dirigeait, et jamais un pas n'était perdu, jamais un effort inutile.

Les pièces de bois les plus légères, les arbustes, les branchages, en un mot tout ce qui pouvait facilement se manier et se transporter à bras était réuni en tas par les trois hommes ; s'il était nécessaire de remuer les grosses pièces, ce qu'on évitait autant que possible, les deux bœufs, attelés au moyen d'un joug et d'un grossier carcan de bois, venaient en aide aux travailleurs, en traînant, à l'aide de forts traits de fer, ces énormes troncs d'arbres les uns auprès des autres ; puis, nos trois hommes, au moyen de rances et de leviers, complétaient le *tassage*, en empilant ces pièces et les rapprochant le plus possible.

C'est là qu'on reconnaît la grande utilité d'une paire de bœufs. Ces animaux peuvent être regardés comme les meilleurs amis du défricheur : aussi Jean Rivard disait-il souvent en plaisantant que si jamais il se faisait peindre, il voulait être représenté guidant deux bœufs de sa main gauche et tenant une hache dans sa main droite.

Disons pourtant que sa grande estime pour ces animaux n'allait pas jusqu'à lui faire dire comme le paysan du chansonnier :

J'aime Jeanne ma femme, eh bien ! j'aimerais mieux
La voir mourir que voir mourir mes bœufs.

On sait qu'il y avait plusieurs choses au monde que Jean Rivard préférait à ses bœufs.

Le défricheur qui n'a pas les moyens de se procurer cette aide est bien forcé de s'en passer, mais il est privé d'un immense avantage. Ces animaux sont de beaucoup préférables aux chevaux pour les opérations de défrichements. Le cheval, ce fier animal "qui creuse du pied la terre et s'élançe avec orgueil," ne souffre pas d'obstacle ; il se cabre, se précipite, s'agite jusqu'à ce qu'il rompe sa chaîne ; le bœuf, toujours patient, avance avec lenteur, recule au besoin, se jette d'un côté ou de l'autre, à la voix de son maître ; qu'il fasse un faux pas, qu'il tombe, qu'il roule au milieu des troncs d'arbres, il se relèvera de suite, calme, impassible, comme si rien n'était arrivé, et reprendra l'effort interrompu un instant par sa chute.

Les deux bœufs de nos défricheurs étaient plus particulièrement les favoris de Pierre Gagnon ; c'est lui qui les soignait, les attelait, les guidait ; il leur parlait comme s'ils eussent été ses compagnons d'enfance. Il regrettait une chose cependant, c'est qu'ils n'entendaient que l'anglais ; ils avaient été élevés dans les Cantons de l'Est, probablement par quelque fermier écossais ou américain, et cela pouvait expliquer cette lacune dans leur éducation. L'un d'eux s'appelait *Dick* et l'autre *Tom*. Pour les faire aller à droite il fallait crier *Djee*, et pour aller à gauche *Wahaish*. A ces cris, ces intelligents animaux obéissaient comme une escouade de militaires à la voix de son officier.

Une fois que les arbres, petits et gros, débités en

longueurs de dix à douze pieds, avaient été entassés les uns sur les autres de manière à former des piles de sept ou huit pieds de hauteur et de dix à douze de largeur, entremêlées d'arbustes, de broussailles et de bouts de bois de toutes sortes, il ne s'agissait plus que d'y mettre le feu.

Puis, quand le feu avait consumé la plus grande partie de ces énormes monceaux d'arbres, on procédait à une seconde, souvent même à une troisième opération, en réunissant les squelettes des gros troncs que le premier feu n'avait pu consumer, ainsi que les charbons, les copeaux, en un mot tout ce qui pouvait alimenter le feu et augmenter la quantité de cendre à recueillir ; car il ne faut pas omettre de mentionner que Jean Rivard mettait le plus grand soin à conserver ce précieux résidu de la combustion des arbres. Cette dernière partie du travail de nos défricheurs exigeait d'autant plus de soin qu'elle ne pouvait prudemment s'ajourner, la moindre averse tombée sur la cendre ayant l'effet de lui enlever une grande partie de sa valeur.

Mais ces diverses opérations, il faut le dire, ne pouvaient s'exécuter en gants blancs ; et il arriva plus d'une fois à nos défricheurs de retourner le soir à leur cabane la figure et les mains tellement charbonnées qu'on les eût pris pour des Ethiopiens.

“ Tonnerre d'un nom ! disait Pierre Gagnon, en regardant son maître, si Mademoiselle Louise pouvait nous apparaître au milieu des souches, je voudrais voir la mine qu'elle ferait en voyant son futur époux.”

Dans les circonstances, une telle apparition n'eût certainement pas été du goût de Jean Rivard.

Chaque soir nos défricheurs étaient morts de fatigue ; ils éprouvaient cependant une certaine jouissance à contempler la magnifique illumination que produisait au milieu des ténèbres de la nuit et de la solitude des forêts l'incendie de ces montagnes d'arbres et d'arbrisseaux. C'était vraiment un beau coup d'œil. Ils eurent une fois entre autres, par une nuit fort noire, un de ces spectacles d'une beauté vraiment saisissante, et qui aurait mérité d'exercer le pinceau d'un artiste ou la verve d'un poète, quoique l'un et l'autre eussent certainement été impuissants à reproduire cette scène grandiose dans toute sa splendeur. Ils l'appelèrent l'incendie de Moscou, mais il y avait cette différence entre les deux incendies que l'un avait détruit des richesses immenses et que l'autre était destiné à en produire ; que l'un avait causé le malheur et la pauvreté d'un grand nombre de familles, et que l'autre devait faire naître l'aisance et le bonheur dans la cabane du laboureur.

Pierre Gagnon revenait sans cesse et à tout propos sur ces allusions historiques ; il voulait même à toute force engager Jean Rivard à recommencer la lecture de l'Histoire de Napoléon, pour l'édification et l'instruction de Lachance ; mais, avec la meilleure volonté du monde, Jean Rivard ne pouvait accéder à cette demande. Les veillées étaient devenues plus courtes et lorsqu'il trouvait un moment de loisir il l'emplo-

yait à écrire des notes ou à faire des calculs sur ses opérations journalières.

“ L’hiver prochain, répondait-il, les soirées seront longues et si vous êtes encore à mon service, nous ferons d’intéressantes lectures au coin du feu.

—Que vous êtes heureux, mon Empereur, de savoir lire, disait Pierre Gagnon ! Comme ça doit être amusant d’apprendre tout ce qui s’est passé depuis que le monde est monde, de connaître le comportement de la terre, des hommes, des animaux, des arbres, et de savoir jusqu’à la plus petite chose !

—Oh ! si tu savais mon cher Pierre, combien je suis ignorant, bien que je sache lire ! Sais-tu que, quand même je passerais toute ma vie à lire et à étudier, et que je serais doné d’une intelligence supérieure, je ne connaîtrais point la millionième partie des choses. Plus j’approfondirais les sciences, plus je serais étonné de mon ignorance. Par exemple, l’étude seule des animaux pourrait occuper plusieurs centaines de vies d’homme. La mémoire la plus extraordinaire ne pourrait pas même suffire à retenir les noms des animaux mentionnés dans les livres, tandis que le nombre de ceux qui sont encore inconnus est probablement beaucoup plus considérable. La seule classe des insectes comprend peut-être quatre vingt mille espèces connues, et de nouvelles découvertes se font chaque jour dans les diverses parties du monde. Les oiseaux, les poissons comprennent aussi des milliers d’espèces. Un auteur a calculé qu’un homme qui travaillerait assidûment dix heures par jour ne pour-

rait, dans l'espace de quarante années, consacrer qu'environ une heure à chacune des espèces présentement connues ; suivant le même auteur, l'étude seule d'une chenille, si on veut la suivre dans ses métamorphoses, la disséquer, la comparer dans ses trois états successifs, pourrait occuper deux existences d'homme.

Et toutes ces plantes que tu vois chaque jour, ces arbres que nous abattons, ces petites fleurs que nous apercevons de temps en temps dans le bois et qui ont l'air de se cacher modestement sous les branches protectrices des grands arbres, tout cela demanderait encore des siècles d'étude pour être parfaitement connu. On peut dire la même chose des richesses minérales enfouies dans les entrailles de la terre.

Ce n'est qu'en se divisant le travail à l'infini que les savants ont pu parvenir à recueillir les notions que le monde possède aujourd'hui sur les diverses branches des connaissances humaines.

—C'est bien surprenant, ce que vous dites là, mon Empereur. Mais ça n'empêche pas pourtant que je voudrais en savoir un peu plus long que j'en sais. Ah ! si mon père n'était pas mort si jeune, j'aurais pu moi aussi aller à l'école, et je saurais lire aujourd'hui, peut-être écrire. Au lieu de fumer, comme je fais en me reposant, je lirais, et il me semble que ça me reposerait encore mieux. Ah ! tout ce que je peux dire, mon Empereur, c'est que si le brigadier Pierre Gagnon se marie un jour, et s'il a des enfants, ses enfants apprendront à lire, tonnerre d'un nom ! ou Pierre Gagnon perdra son nom.

—C'est bien, mon Pierre, ces sentiments sont honorables ; je suis bien convaincu qu'avec ton énergie et ton bon jugement, et surtout ton amour du travail, tu seras un jour à l'aise, et que tes enfants, si tu en as, pourront participer aux avantages de l'éducation et faire de braves citoyens."

XIII

LES SEMAILLES.

Et Dieu dit : Que la terre produise les plantes verdoyantes avec leur semence, les arbres avec des fruits chacun selon son espèce qui renferment en eux-mêmes leur semence pour se reproduire sur la terre. Et il fut ainsi.

LA GENÈSE.

Au maître des saisons adresse donc tes vœux.
Mais l'art du laboureur peut tout après les dieux.

LES GÉORGIQUES.

Nous voici arrivés à une époque importante dans la vie du défricheur. Les semailles sont pour le laboureur ce qu'est pour le jeune homme l'époque du mariage ; c'est le moment des espérances et des rêves de bonheur.

Ce fut donc une époque heureuse pour Jean Rivarî que celle où il dut suspendre de temps en temps ses travaux de brûlage pour préparer la terre et l'ensemencer. Il est vrai que cette dernière opération était

beaucoup plus simple et requérait moins de temps que dans les terres longtemps cultivées. Ici point de labourage ; le grain de semence était d'abord jeté sur la terre, après quoi une lourde herse triangulaire, armée d'énormes dents, était promenée aussi régulièrement que possible sur la surface raboteuse du sol fraîchement nettoyé. Ce seul travail composait tout le procédé d'ensemencement.

Il faut avouer que l'aspect des champs nouvellement ensemencés n'a rien de bien poétique, et ne saurait ajouter aux beautés d'un tableau de paysage. Les souches noircies par le feu apparaissent çà et là comme des fantômes ; ce n'est qu'au bout de sept ou huit ans, qu'elles finissent par tomber et disparaître

Sous les coups meurtriers du temps.

“ Laissons faire, disait Jean Rivard qui préférait toujours n'envisager que le beau côté des choses, avant trois mois les blonds épis s'élèveront à la hauteur de ces fantômes et nous cacheront leurs têtes lugubres.”

Depuis le milieu d'avril jusqu'à la fin de Juin nos trois défricheurs et leurs deux bœufs furent constamment occupés.

Rarement le lever de l'aurore les surprit dans leur lit, et plus d'une fois la pâle courrière des cieux éclaira leurs travaux de ses rayons nocturnes.

Qu'on se représente notre héros, après une de ces rudes journées de labour. Ses membres s'affaissent, tout son corps tombe de lassitude, à peine a-t-il la force nécessaire pour se traîner à sa cabane ; et la première

chose qu'il va faire en y entrant sera de s'étendre sur son lit de repos pour dormir et reconquérir les forces dont il aura besoin pour le lendemain. Souvent même cet affaissement du corps semblera s'étendre à l'esprit ; il sera sombre, taciturne, il cessera de rire ou de parler ; à le voir, on le dirait découragé, malheureux. Mais ne croyez pas aux apparences : jamais Jean Rivard n'a été plus heureux ; son corps est harassé, mais son âme jouit, son esprit se complait dans ces fatigues corporelles. Il est fier de lui-même. Il sent qu'il obéit à la voix de Celui qui a décrété que l'homme "gagnera son pain à la sueur de son front." Une voix intérieure lui dit aussi qu'il remplit un devoir sacré envers son pays, envers sa famille, envers lui-même ; que lui faut-il de plus pour ranimer son énergie ? C'est en se faisant ces réflexions judicieuses qu'il sent ses paupières se fermer. Un sommeil calme, profond, est la récompense de son travail pénible. S'il rêve, il n'aura que des songes paisibles, riants, car l'espérance aux ailes d'or planera sur sa couche. De ses champs encore nus, il verra surgir les jeunes tiges de la semence qui en couvriront d'abord la surface comme d'un léger duvet, puis insensiblement s'élèveront à la hauteur des souches ; son imagination le fera jouir par anticipation des trésors de sa récolte. Puis, au milieu de tout cela, et comme pour couronner ses rêves, apparaîtra la douce et charmante figure de sa Louise bien-aimée, lui promettant des années de bonheur en échange de ses durs travaux.

Quelques lettres écrites vers cette époque par Jean

Rivard à sa gentille amie nous le montrent conservant encore, en dépit de ses rudes labeurs, ses premières dispositions de cœur et d'esprit. En voici des extraits pris au hasard :

“ MA CHÈRE LOUISE.

..... “ C'est aujourd'hui dimanche, mais j'espère que le bon Dieu me pardonnera si je prends quelques moments pour t'écrire; je suis si occupé toute la semaine!... Si tu savais comme je travaille! Si tu me voyais, certains jours après ma journée faite, tu ne me reconnaitrais pas; à côté de toi, je paraîtrais si laid que tu dirais: ce n'est pas *lui*. Je ne dis pas cela pour me plaindre: loin de là. D'abord je sais bien que nous sommes sur la terre pour travailler: c'est le Créateur qui l'a voulu ainsi, et ce que l'homme a de mieux à faire c'est d'obéir à sa loi. Mais il est d'autres considérations qui ont aussi beaucoup de force à mes yeux. Celui qui ne travaille pas, en supposant même qu'il serait assez riche pour être ce qu'on appelle indépendant, prive son pays du bien que rapporterait son travail, et quand même celui-là se dirait patriote, je n'en crois rien. On n'est pas patriote en ne faisant rien pour augmenter le bien-être général. En outre, n'ai-je pas plusieurs raisons particulières de travailler, moi? Que deviendrait ma pauvre mère avec ses dix enfants si je ne pouvais l'aider un peu par la suite? Puis, comment pourrais-je songer à me marier un jour? Ces deux dernières considérations suffiraient seules pour me

donner du cœur quand même les autres n'existeraient pas.

“ Quand j'entends le matin le cri du petit oiseau, il me semble que c'est Dieu qui l'envoie du ciel pour m'éveiller, et je me lève, l'esprit gai, le corps dispos, et prêt à reprendre ma tâche.

.....
“ Les alentours de ma cabane commencent à s'éclaircir. Tu pourras dire à ton père que je vais ensemençer quinze arpents de terre neuve ; il connaît cela, il comprendra que je ne dois pas rester les bras croisés.

.....
“ Je commence à aimer beaucoup mon nouveau lieu de résidence ; c'est peut-être parceque je l'ai nommé Louiseville, c'est un si beau nom ! Quand nous aurons une église plus tard, je veux que notre paroisse soit sous l'invocation de Sainte Louise. Ce sera encore mieux, n'est-ce pas ?

.....
“ C'est le premier printemps que je passe dans les bois. Il me semble que c'est presque aussi gai qu'à Grandpré. Le matin, quand le soleil brille et que les oiseaux chantent sur les branches.... oh ! je voudrais que tu puisses assister à ce concert et voir tout cela de tes yeux!....

“ Mais en te parlant, ça me fait penser aux fleurs. Je trouve quelquefois dans la forêt de jolies petites fleurs, délicates, élégantes, qui par leur fraîcheur, leur modestie, me rappellent le doux et frais visage de ma

Louise. J'en deviens tout de suite amoureux ; n'en rougis pas cependant, et surtout n'en sois pas jalouse, car je ne sais pas même leurs noms, et je ne pourrais pas t'en faire la description, tant je suis ignorant, bien que Pierre Gagnon me croie un savant. Je ne connais pas non plus la plupart de ces petits oiseaux que je vois tous les jours et dont les chants charment mes oreilles. Je n'ai rien appris de cela dans mes études de collège, et je le regrette beaucoup. J'ai prié mon ami Gustave de m'envoyer quelques livres en ce genre, mais il m'a répondu qu'il n'existait aucun ouvrage spécial sur les plantes non plus que sur les oiseaux du Canada (*). Cela me désole ; j'aurais tant aimé à faire la connaissance intime de mes aimables compagnons !”

Il s'essayait même quelquefois à composer des rimes, tout en avouant ingénument que le langage des dieux ne convenait pas aux défricheurs. Une fois

(*) Depuis que Jean Rivard écrivait cette lettre, nous avons fait un pas. Grâce au zèle et aux talents de notre concitoyen M. J. Le-Moine, nous possédons maintenant un intéressant ouvrage sur l'ornithologie canadienne. M. l'abbé Provancher, curé de Saint Joachim, M. l'abbé Brunet, professeur de Botanique à l'Université Laval, M. Delisle, notaire de Montréal, M. le juge Roy, M. Glackmeyer de Québec, et quelques autres amateurs ont travaillé en silence depuis plusieurs années à recueillir et composer une flore du Canada. M. l'abbé Provancher a même commencé, croyons-nous, à faire imprimer un ouvrage qui devra être d'une immense utilité, non-seulement pour les étudiants, mais pour tous ceux qui désirent connaître la nature et les ressources du pays. Espérons que l'encouragement public ne lui fera pas défaut. Dans un jeune pays comme le nôtre, le gouvernement ne devrait jamais regarder aux dépenses lorsqu'il s'agit de faire connaître l'histoire naturelle, puisque ces sortes d'entreprises sont évidemment ruineuses pour des particuliers. L'Etat de New-York a si bien compris cela qu'il a publié, à grands frais, une douzaine de magnifiques volumes contenant toute l'histoire naturelle de l'Etat. Quand pourrions-nous en faire autant ?

entre autres, en enfermant une petite fleur dans une lettre, il avait mis au bas :

Je t'envoie, ô Louise, une rose sauvage
 Cueillie au fond de mon bocage,
 Et que j'ai prise pour ta sœur ;
 Car de la rose
 Fraîche éclore
 Ton teint réfléchit la couleur

Louise qui n'était pas d'un goût très-sévère en poésie aimait beaucoup ces petits jeux d'esprit. D'ailleurs la femme, indulgente et sensible, est toujours disposée à pardonner en faveur de la bonne intention.

Le mois de Juin n'était pas encore tout-à-fait écoulé que les quinze arpents de terre défrichés depuis l'arrivée de Jean Rivard à Louiseville se trouvaient complètement ensemenés.

Les semences avaient été divisées de la manière suivante :

Quatre arpents avaient été semés en blé—quatre en avoine—deux en orge—deux en sarrasin—un en pois—un en *patates* (*)—et près de la cabane, c'est-à-dire, à l'endroit destiné à devenir jardin plus tard, un arpent avait été semé en blé-d'inde, rabiolles, choux, poireaux, oignons, carottes, raves, et autres légumes, dont l'usage allait varier un peu la monotonie qui avait régné forcément jusque-là dans les banquets de Louiseville.

(*) C'est à dessein que je dis *patates*, au lieu de *pommes de terre* mot inconnu dans les campagnes canadiennes.

En même temps, Jean Rivard avait fait jeter en plusieurs endroits de la graine de mil, afin d'avoir, l'année suivante, du foin, ou tout au moins de l'herbe dont l'absence se faisait déjà déplorer chaque jour.

Il n'avait pas oublié non plus de semer tout autour de son futur jardin quelques noyaux des meilleurs fruits du jardin de sa mère, telles que prunes, cerises, noix, *gadelles*, *groscilles*, fraises, pommettes, etc. Il avait même eu l'attention délicate de se procurer secrètement quelques noyaux des meilleurs fruits et de la graine des plus belles fleurs du jardin du père François Routier, afin que si plus tard sa Louise venait embellir de sa présence son agreste demeure elle retrouvât à Louiseville les fruits et les fleurs qu'elle aimait à Grandpré.

On a vu, il y a un instant, nos défricheurs recueillir soigneusement les cendres du bois consumé dans le cours de leurs travaux. Jean Rivard avait en vue d'utiliser cette cendre dans la manufacture de potasse qu'il allait établir sans délai, et dont nous dirons un mot en passant.

XIV

POTASSE ET PERLASSE.

Heureusement que nos jolies lectrices et nos jeunes citadins aux allures poétiques se sont éclipsés depuis longtemps, abandonnant notre héros à sa vie prosaïque et laborieuse, car je ne manquerais pas de les entendre s'écrier à l'aspect de ce titre : "jusques à quand, conteur bizarre, abuserez-vous de notre patience! Assez longtemps vous avez mêlé, de la manière la plus étrange, l'idéal de la grandeur et du courage au terre-à-terre de la vie réelle, les paysages agrestes aux procédés de défrichement et aux champs de légumes, et les cris des animaux aux transports ingénus d'un premier amour : ne pourriez-vous au moins nous faire grâce de ces nouveaux détails industriels?" Et à dire le vrai, je me sentirais disposé à déchirer ce feuillet et à me courber respectueusement devant la décision de ces arbitres-nés de la grâce et du bon goût? Mais comment, d'un autre côté, puis-je sans une lâche ingratitude passer sous silence des objets devenus depuis si longtemps indispensables aux besoins des arts? -

O Jacques Delille! chantre de l'Imagination et des Trois Règnes de la nature, que ne vis-tu encore! Avec quels harmonieux accents tu célèbrerais l'utilité de ce bienfaisant alcali! quelle pompeuse description

tu nous ferais de son origine, de son mode de fabrication, de son brillant, et surtout, de son emploi varié ! Hélas ! dans notre siècle de fabriques et de chemins de fer, les hommes ont tout dépoétisé !

Mais vous au moins, jeunesse enthousiaste, dont le cœur bat pour la patrie, vous qui recherchez avec tant d'ardeur et de bonne foi tout ce qui peut contribuer au bien-être de vos semblables et à la prospérité de votre pays, vous qui préférez le bien matériel d'un grand nombre aux jouissances artistiques ou intellectuelles d'individus favorisés de la fortune, vous ne trouverez pas étrange que je m'arrête un instant sur cet intéressant sujet.

En effet, c'est à la fabrication des alcalis que le Canada doit une partie de sa prospérité. Dans le cours de trois des dernières années seulement, notre pays a exporté pour plus de quinze millions de francs de potasse et de perlasse. Sur les marchés européens, la potasse d'Amérique est la plus estimée ; et tant que nos immenses forêts n'auront pas été complètement abattues, ce produit continuera d'être une de nos principales sources de richesse.

Jean Rivard disait souvent : “ si le Canada m'appartenait, je m'empresserais de coloniser par tous les moyens possibles, sans regarder aux dépenses, sûr de faire avec le produit seul de mes alcalis une excellente spéculation.”

Jean Rivard n'était pas un grand politique ; cependant je prendrai la liberté de soumettre son

opinion au jugement des hommes publics, et aux calculs des financiers.

Je ferai toutefois grâce au lecteur des diverses opérations par lesquelles les arbres durent passer avant de devenir potasse, des méthodes adoptées par Jean Rivard pour obtenir la plus grande quantité de cendres possible, des procédés suivis pour leur lessivage, pour l'évaporation des lessives, la fabrication du salin et la transformation du salin en potasse. Contentons-nous de dire que Jean Rivard avait pris le plus grand soin pour que les cendres recueillies fussent pures et sans mélange. Comme le bois dont elles provenaient se composait en grande partie d'érable, de chêne, d'orme et autres bois durs, elles étaient d'une excellente qualité, et à la grande surprise de notre défricheur, ses quinze arpents d'abattis lui en rapportèrent plus de neuf cents minots qui ne produisirent pas moins de sept barils de potasse.

Jean Rivard avait établi sa *potasserie* sur la levée d'un ruisseau qui coulait à une petite distance de sa cabane. Les services de Lachance furent presque exclusivement consacrés à la fabrication de l'alcali. Quoique Jean Rivard eût déjà disposé de ce produit à un prix au-dessous de sa valeur, comme on l'a vu plus haut, cet item ne fut pas de peu d'importance et lui servit à acquitter une partie de ses dettes.

De concert avec Lachance, il prit bientôt des mesures pour établir une *perlasse* dès l'année suivante.

XV

LA BELLE SAISON DANS LES BOIS.

Le retour de la belle saison fit éprouver à notre héros qui, comme on le sait déjà, ne pouvait rester sans émotion devant les sublimes beautés de la nature, de bien douces jouissances. Le printemps est beau et intéressant partout, à la ville comme à la campagne, mais nulle part peut-être plus que dans les bois. Là, quand les rayons du soleil, devenus plus ardents, ont fait fondre les neiges, que les ruisseaux commencent à murmurer, et que la sève des arbres montant de la racine jusqu'aux extrémités des branches en fait sortir d'abord les bourgeons, puis les petites feuilles d'un vert tendre qui s'élargissent par degré jusqu'à ce que les arbres se couvrent entièrement de feuillage, il y a dans la nature une vie, une activité que l'on remarque à peine dans les campagnes ouvertes. Les oiseaux, ces hôtes charmants des bois, reviennent bientôt faire entendre leur doux ramage sous la feuillée. Toute la forêt se montre pleine de jeunesse et de fraîcheur, et chaque matin semble ajouter un nouveau charme aux charmes de la veille.

Bientôt la scène devient encore plus vivante et plus variée. D'immenses *voliers* de canards sauvages traversent le ciel, les uns, comme une longue ligne noire, paraissant effleurer les nuages, d'autres s'envolant dans l'espace, à portée du fusil, tandis que

plus tard des *voliers* de tourtes plus nombreux encore font entendre dans leur course comme le bruit d'un ouragan impétueux, et viennent raser le sommet des jeunes arbres. Jean Rivard qui dans ses travaux de défrichement avait toujours le soin de se faire accompagner de son fusil revenait souvent à sa cabane les épaules chargées de plusieurs douzaines de ce succulent gibier.

Mais c'était le dimanche après-midi que nos trois solitaires se livraient le plus volontiers aux plaisirs de la pêche et de la chasse. La matinée se passait généralement dans le recueillement ou dans la lecture de quelque chapitre de l'Imitation de Jésus-Christ, petit livre, comme on sait, doublement intéressant pour notre héros,—non pourtant sans quelque mélange de plaisanterie de la part de Pierre Gagnon qui regrettait sans cesse que son jeune maître n'eût pas pris la soutane au lieu de devenir amoureux de Mademoiselle Louise Routier;—puis tous trois partaient, l'un portant le fusil et ses accompagnements, les autres chargés des appareils de pêche.

Peu de temps après son arrivée dans le Canton de Bristol, Jean Rivard avait découvert, à environ deux milles de son habitation, un charmant petit lac qu'il avait appelé le "Lac de Lamartine," parceque cette poétique nappe d'eau lui avait rappelé involontairement l'élogie de ce grand poète intitulée "Le Lac," et aussi un peu pour faire plaisir à son ami Gustave qui raffolait de Lamartine. Ce lac était fort poissonneux. On y pêchait entre autres une espèce de truite

fort ressemblante à la truite saumonée, et d'autres poissons moins recherchés, comme l'anguille, la carpe, la perche chaude, la *barbue*, la *barbotte* etc. Il était de plus fréquenté par une multitude de canards noirs qu'on voyait se promener ça et là sur ses eaux, par des poules d'eau, des sarcelles, et autres oiseaux de diverses sortes.

C'est là que nos défricheurs allaient passer leurs heures de loisir. Ils n'en revenaient que tard le soir, lorsqu'ils étaient fatigués d'entendre le coassement des grenouilles et le *beuglement* du *ouaouaron*. (*)

Pendant que le canot glissait légèrement sur les ondes l'un des rameurs entonnait une de ces chansons

(*) Il y a pour désigner un certain nombre de poissons, de reptiles, d'oiseaux et d'insectes particuliers au Canada, des mots qui ne se trouvent dans aucun des dictionnaires de la langue française, et qui sont encore destinés à notre futur dictionnaire canadien-français. Ainsi le *Maskinongé*, qui tire son nom d'un mot sauvage signifiant gros brochet, l'*achigan*, la *barbue*, la *barbotte*, les *Bateurs de faux*, les *siffleurs*, les *branchés*, les *canards branchus*, etc., sont désignés sous ces noms dans les anciens auteurs sur le Canada comme Boucher, La Hontan, Charlevoix, quoique ces mots ne se trouvent pas dans le dictionnaire de l'Académie.

Le mot *ouaouaron* ou *wawaron* vient évidemment du mot sauvage *Ouaraon*, grosse grenouille verte. (Voir Sagard, Dictionnaire de la langue Huronne.) Ceux qui ont eu occasion d'entendre les mugissements de cet habitant des marais ne trouveront pas étrange que nos ancêtres Canadiens-Français se soient empressés d'adopter ce mot si éminemment imitatif.

M. L. R. Lafleche, ancien missionnaire à la Rivière Rouge et maintenant Grand Vicaire aux Trois Rivières, a publié il y a quelques années, dans le *Courrier du Canada*, un excellent travail sur les noms de lieux tirés du sauvage. Un travail du même genre qui s'étendrait à tous les mots introduits dans le langage canadien depuis l'établissement du pays serait certainement du plus grand intérêt.

Parmi les bois particuliers au Canada l'*Epinette* a eu son entrée au grand dictionnaire national français, mais la *pruche* et plusieurs autres n'ont pas encore eu cet honneur. On peut dire la même chose d'un certain nombre de nos fruits. Un petit dictionnaire canadien leur procurerait sans doute une introduction.

anciennes, mais toujours nouvelles, qui vont si bien sur l'aviron :

Eu roulant, ma boule, roulant

 Nous irons sur l'eau nous y prom.....promener

 La belle rose du rosier blanc.

ou quelque autre gai refrain de même espèce, et les deux autres répondaient en ramant en cadence.

Nos pêcheurs rapportaient souvent de quoi se nourrir le reste de la semaine. Pierre Gagnon qui durant ses veillées d'hiver avait fabriqué une espèce de seine appelée *varveau* qu'il tenait tendue en permanence, ne la visitant que tous les deux ou trois jours, prit même une telle quantité de poisson qu'il put en saler et en faire un approvisionnement considérable pour les jours maigres et le carême.

Toutes ces diverses distractions occupaient tellement nos défricheurs qu'ils n'eurent bientôt plus un moment à donner à l'ennui. Bien plus, Jean Rivard sentit peu-à-peu naître en lui un attachement, une espèce d'affection pour sa nouvelle résidence qui la lui eût fait préférer à sa paroisse natale, s'il avait seulement eu auprès de lui sa bonne mère... et une autre personne qu'il n'est pas besoin de nommer.

La saison présenta bientôt des beautés d'un autre genre. La verdure du feuillage prit une teinte plus foncée; le zéphyr qui agitait doucement les feuilles du peuplier faisait place de temps en temps à des vents impétueux qui ployaient les rameaux des arbres jusqu'à terre, puis les relevant avec force, menaçaient

de les déraciner pour les lancer dans les airs; à de douces rosées, à de petites pluies fines et chaudes succédaient des orages effrayants; des nuages opaques, obscurcissant l'atmosphère se promenaient lentement dans l'espace, des éclairs en jaillissaient ouvrant aux regards une étendue sans limites, et des coups de tonnerre résonnaient sourdement dans le lointain, ou éclataient avec fracas sur le faite des arbres; bientôt des torrents de pluie inondaient la terre,—puis, presque aussitôt après, un magnifique arc-en-ciel, étendard de toutes les couleurs, apparaissait dans les cieux; le soleil plus brillant venait boire les gouttes de pluie perlant sur les feuilles des arbres, le sol rafraîchi semblait reconnaissant de ce bain inattendu, et l'atmosphère épurée s'offrait plus claire, plus sereine que jamais.

Ces scènes de la nature, dont Jean Rivard avait pourtant été bien souvent témoin, offraient cependant dans cette région inculte, parsemée de montagnes, quelque chose de sauvage, de solennel, de grandiose qui dépassait tout ce qu'il avait vu et entendu jusqu'alors.

Mais puisque j'ai promis de dire la vérité, toute la vérité, je ne dois pas omettre de mentionner ici une plaie de la vie des bois durant la belle saison; un mal, pour me servir des expressions du fabuliste en parlant de la peste,

Un mal qui répand la terreur
Et que le ciel dans sa fureur
Inventa pour punir les crimes de la terre.....

Je veux parler des maringouins.

Durant les mois de mai et de juin ces insectes incommodes, sanguinaires, suivis bientôt des moustiques et des brûlots, s'attaquent jour et nuit à la peau du malheureux défricheur. C'est un supplice continu, un martyre de tous les instants, auquel personne n'a pu jusqu'ici trouver de remède efficace. Heureusement que ce fléau ne dure généralement pas au-delà de quelques semaines. Vers le temps des grandes chaleurs, les maringouins quittent les bois pour fréquenter les bords des lacs, des rivières ou des marais.

Pierre Gagnon faisait feu et flamme contre ces ennemis fâcheux ; leur seul bourdonnement le mettait en fureur. Dans son désespoir il demandait à Dieu de lui prêter sa foudre pour anéantir ces monstres.

“ Laissons faire, disait stoïquement Jean Rivard, nos souffrances n'auront qu'un temps ; dans deux ou trois ans, quand la forêt sera tombée, quand le soleil aura desséché la terre et les marais, cet insecte disparaîtra. C'est un ennemi de la civilisation, tout défricheur doit lui payer tribut ; nos pères l'ont payé avant nous, et ceux de nos enfants qui plus tard s'attaqueront comme nous aux arbres de la forêt le paieront à leur tour.”

Une fois les semailles terminées, Jean Rivard et son fidèle Pierre n'étaient pas restés oisifs ; ce qu'on appelle les mortes saisons dans les anciennes paroisses n'existait pas pour eux ; pendant que Lachance fabriquait sa potasse, nos défricheurs s'étaient remis à

l'œuvre avec une nouvelle ardeur, et leurs progrès furent si rapides qu'avant l'époque des récoltes ils avaient déjà plus de dix arpents d'abattus.

XVI

UNE AVENTURE.

Mais avant de passer plus loin, disons une aventure qui fit époque dans la vie de Jean Rivard, et que lui même encore aujourd'hui ne peut raconter sans émotion.

Vers la fin du mois d'août, nos défricheurs étaient occupés à l'abattage d'un épais taillis de merisiers, à quelque distance de leur habitation, lorsqu'il prit fantaisie à Jean Rivard d'aller aux environs examiner l'apparence d'un champ de sarrasin qu'il n'avaitensemencé qu'au commencement de l'été. Il marchait en fredonnant, songeant probablement au résultat de sa prochaine récolte, et à tout ce qui pouvait s'en suivre, lorsqu'il aperçut tout-à-coup à quelques pas devant lui un animal à poil noir qu'il prit d'abord pour un gros chien. Jean Rivard surpris de cette apparition s'arrêta tout court. De son côté, l'animal occupé à ronger de jeunes pousses releva la tête et se mit à le regarder d'un air défiant, quoique ne paraissant nullement effrayé. Jean Rivard put voir alors,

aux formes trapues de l'animal, à sa taille épaisse, à son museau fin, à ses petits yeux rapprochés l'un de l'autre, à ses oreilles courtes et velues, qu'il n'avait pas affaire à un individu de l'espèce appelée à si bon droit l'amie de l'homme; et quoiqu'il n'eût encore jamais vu d'ours, cependant ce qu'il en avait lu et entendu dire ne lui permettait pas de douter qu'il n'eût devant lui un illustre représentant de cette race sauvage et carnassière.

L'ours noir n'est pourtant pas aussi féroce qu'on le suppose généralement; la mauvaise habitude qu'ont les nourrices et les bonnes d'enfants d'effrayer leurs élèves en les menaçant de la dent des ours fait tort dans notre esprit à la réputation de cet intelligent mammifère. Il est presque inouï qu'un ours noir s'attaque à l'homme; il ignore ce que c'est que la peur, mais il se borne à se défendre. Ce n'est même que lorsqu'il souffre de la faim et qu'il ne trouve pas de substances végétales à sa satisfaction qu'il se nourrit de chair animale.

Il est toutefois une circonstance où la rencontre de l'ours femelle peut être dangereuse; c'est lorsqu'elle est accompagnée de ses jeunes nourrissons. Aucun animal ne montre pour ses petits une affection plus vive, plus dévouée. Si elle les croit menacés de quelque danger, elle n'hésite pas un instant à risquer sa vie pour les défendre.

Toute la crainte de Jean Rivard était qu'il n'eût en effet rencontré dans cet animal aux allures pesantes une respectable mère de famille. Dans ce cas sa

situation n'était pas des plus rassurantes. Son anxiété se changea bientôt en alarme lorsqu'il vit remuer dans les broussailles, à une petite distance de l'ours, deux petites formes noires qui s'avancèrent pesamment, en marchant sur la plante des pieds, et qu'il reconnut de suite pour deux jeunes oursons. En voyant ses petits s'approcher, la mère levant de nouveau la tête, regarda Jean Rivard. Ses yeux flamboyaient. Jean Rivard sentit un frisson lui passer par tout le corps. Ne sachant trop que faire, il résolut d'appeler son compagnon ; il se mit à crier, autant que le lui permettait son émotion : Pierre ! Pierre ! Mais il entendait dans le lointain la voix de son homme chantant à tue-tête, en abattant la branches des arbres :

Quand le diable en devrait mourir
Encore il faut se réjouir. (*bis.*)

Pierre, tout entier à son travail et à sa chanson, n'entendait rien.

La position de Jean Rivard devenait de plus en plus critique. Il songea à son couteau à gaine et porta timidement la main vers le manche ; mais la mère ourse qui épiait ses mouvements se mit à grogner en laissant voir à notre héros six incisives et deux fortes canines à chacune de ses mâchoires. Quoique brave de sa nature, cette vue le glaça d'effroi ; il sentit ses jambes trembler sous lui. Il n'osait plus faire le moindre mouvement de peur d'attirer l'attention de son ennemie.

L'ourse ne bougeait pas, mais semblait prendre une

attitude plus menaçante. Au moindre mouvement de ses petits elle paraissait prête à se lancer sur notre malheureux jeune homme.

Jean Rivard profitait bien des intervalles où Pierre Gagnon cessait de chanter pour l'appeler de nouveau, mais l'émotion altérait tellement sa voix qu'il ne pouvait plus guère se faire entendre à distance. L'idée lui vint de s'éloigner, et pour mieux se tenir sur ses gardes, de partir à reculons; il se hasarda donc timidement à lever un pied et à le reporter en arrière, tout en tenant ses yeux fixés vers sa redoutable adversaire.

L'ourse ne parut pas d'abord faire attention à ce mouvement.

Il fit encore un autre pas en arrière avec le même bonheur; il eut une lueur d'espérance; il pensa involontairement à sa mère et à sa Louise, il lui sembla les voir prier Dieu pour lui, et une larme lui monta aux yeux.... Il se croyait déjà sauvé, lorsqu'un des malheureux oursons, voulant probablement jouer et s'amuser comme font la plupart des petits des animaux, s'avisa de courir vers lui. De suite la mère leva la tête en poussant un hurlement affreux qui retentit dans la forêt comme un immense sanglot, et d'un bond se lança vers Jean Rivard.... Notre héros crut que sa dernière heure était venue; il fit son sacrifice, mais, chose surprenante, il reprit une partie de son sang-froid et résolut de faire payer sa vie aussi cher que possible. Il tenait son couteau dans sa main droite; il l'éleva promptement comme pour se mettre en défense. La mère ourse, mugissant de

fureur, se dressa de toute sa hauteur sur ses pieds de derrière, et s'élançant vers Jean Rivard, les narines ouvertes, la gueule béante, cherchait à l'écraser dans ses terribles étreintes. Trois fois Jean Rivard, par son adresse et son agilité, put éviter ses bonds furieux ; pendant quelques secondes, les deux adversaires jouèrent comme à cache-cache. Il y eut une scène de courte durée, mais fort émouvante. L'animal continuait à hurler, et Jean Rivard appelait son compagnon de toute la force de ses poumons. L'intention de Jean Rivard, si l'animal le saisissant dans ses bras, menaçait de lui broyer le crâne ou de lui déchirer le visage, était de lui plonger hardiment dans la gorge son couteau et son bras ; mais ce dernier embrassement, il désirait le retarder aussi longtemps que possible.

Cependant l'implacable animal avait résolu d'en finir ; il fit un nouveau bond mieux dirigé que les autres, et Jean Rivard sentit s'enfoncer dans ses deux bras les cinq ongles durs et crochus de chacun de ses pieds de devant ; il n'eut pas le temps de se retourner, il roula par terre sous le ventre de l'animal. . . . C'en était fini. . . . O mon Dieu ! s'écria-t-il, puis, d'une voix étouffée, il murmura le nom de sa mère et d'autres mots incohérents. . . .

Il allait mourir. . . . quand tout-à-coup un bruit de pas se fait entendre dans les broussailles, et une voix essoufflée s'écrie avec force :

“ Tonnerre d'un nom ! Puis au même moment un coup de hache appliqué adroitement et vigoureusement sur la tête de l'ourse, lui sépare le crâne en deux. . . .

C'était Pierre Gagnon qui venait de sauver la vie à son jeune maître.

Le premier hurlement de la bête avait d'abord attiré son attention; peu après il avait cru entendre une voix humaine, et il s'était de suite dirigé en courant dans la route qu'avait suivie Jean Rivard.

Il était survenu à temps; deux minutes plus tard Jean Rivard n'était plus.

Tout son corps était déchiré, ensanglanté, mais aucune blessure n'était grave. Seulement, son système nerveux était, on le pense bien, dans une agitation extraordinaire.

Dès qu'il fut relevé, se jetant au cou de son libérateur :

“ Pierre, s'écria-t-il, c'est à toi que je dois la vie ! que puis-je faire pour te récompenser ? ”

— O mon cher maître, dit Pierre, les larmes aux yeux, puisque vous êtes encore en vie je suis bien assez payé. Tonnerre d'un nom ! moi qui m'amusais là bas à chanter bêtement, tandis qu'ici vous vous battiez contre un ours. Et dire que si j'étais venu cinq minutes plus tard..... tonnerre d'un nom !..... quand j'y pense !.... ”

Et Pierre Gagnon, pour la première fois de sa vie, se mit à pleurer comme un enfant.

Ce ne fut qu'au bout de quelques minutes qu'il remarqua les deux oursons. L'un d'eux voulant grimper dans un arbre cherchait à s'accrocher aux branches avec ses pieds de devant et au tronc avec

eux de derrière; Pierre l'assomma d'un coup de bache.

L'autre qui était plus petit et ne paraissait pas s'apercevoir de ce qui se passait s'approcha tout doucement de sa mère étendue morte et dont le sang coulait sur le sol; il la flaira, puis relevant la tête, il poussa plusieurs petits hurlements ressemblant à des pleurs.

Cette action toucha le cœur de Pierre Gagnon. "Ce petit-là, dit-il, possède un bon naturel, et puisque le voilà orphelin, je vais, si vous le voulez, en prendre soin et me charger de son éducation."

Jean Rivard y consentit sans peine, et l'habitation de nos défricheurs fut dès ce jour augmentée d'un nouvel hôte.

Tout le reste du jour et toute la journée du lendemain furent employés à lever les peaux, à dépecer les chairs, à préparer la viande et la graisse des deux animaux.

La chair de l'ours est généralement considérée comme plus délicate et plus digestible que celle du porc. Pierre en fuma des parties dont il fit d'excellents jambons. Nos défricheurs firent plusieurs repas copieux avec la chair succulente de l'ourson, surtout avec les pattes, reconnues pour être un mets fort délicat; ils en envoyèrent plusieurs morceaux à leurs voisins, suivant l'usage invariable des campagnes canadiennes, à l'époque des boucheries. Le reste fut mis dans le saloir.

Quant à la graisse, Pierre la fit fondre en y jetant

du sel et de l'eau, après quoi elle remplaça le beurre dans la cuisine de Louiseville, pendant une partie de l'année.

Mais ce que nos défricheurs parurent affectionner davantage, ce fut la peau de la mère-ourse. Pierre en fit un lit moelleux pour son jeune maître. La peau du jeune ourson que Pierre Gagnon voulait à toute force conserver pour en abriter le premier petit Rivard qui naîtrait à Louiseville fut sur l'ordre exprès de Jean Rivard, transformée en un *casque* d'hiver que son sauveur Pierre Gagnon porta pendant plusieurs hivers consécutifs.

Ces deux peaux ainsi utilisées furent gardées longtemps comme souvenirs d'un évènement qui revint bien souvent par la suite dans les conversations de nos défricheurs et se conserve encore aujourd'hui dans la mémoire des premiers habitants du canton de Bristol.

Mais revenons à notre orphelin, ou plutôt à notre orpheline, car il fut bientôt constaté que l'intéressant petit quadrupède appartenait au sexe féminin. Pierre n'hésita pas à la baptiser du nom de "Dulcinée"; et quoiqu'elle fut loin d'être aussi gentille, aussi élégante que le charmant petit écureuil dont il déplorait encore la fuite, et dont l'ingratitude ne pouvait s'expliquer, il s'y attacha cependant avec le même zèle, tant ce pauvre cœur humain a besoin de s'attacher. Les petits des animaux même les plus laids ont d'ailleurs je ne sais quoi de candide, d'innocent qui intéresse et touche des cœurs même les plus froids. Il lui

apportait tous les jours des fruits sauvages ; il lui coupait de jeunes pousses, lui donnait même quelquefois du sucre, ce dont ces animaux sont toujours très-friands ; si surtout il découvrait quelque nid de guêpes ou de bourdons, il fallait voir avec quel bonheur il en apportait le miel à sa "Dulcinée." De tous les mets c'était celui qu'elle savourait avec le plus de gourmandise.

Il lui prit même fantaisie d'instruire sa jeune pupille et de l'initier aux usages de la société (*). Pierre jouait de la guimbarde, ou comme on dit dans les campagnes, de la *bombarbe* ; il n'avait pas oublié d'apporter avec lui cet instrument, et il en jouait assez souvent, bien que Jean Rivard ne lui cachât pas qu'il préférerait de beaucoup aux sons qu'il en tirait ceux de la flûte ou du piano. Peu à peu, à force de patience et de soin, il habitua Dulcinée à se tenir debout, et enfin à danser au son de la *bombarbe*. Ce fut une grande fête le jour où il réussit à lui faire faire quelques pas cadencés, et s'il en avait eu les moyens il eût sans doute donné un grand bal ce jour là.

La jeune orpheline était douée des plus belles qualités et en particulier d'une douceur, d'une docilité qui faisaient l'étonnement de Jean Rivard. Sous un maître plus habile, elle eût pu sans doute devenir

(*) J'ai lu quelque part qu'un cultivateur anglais du Haut-Canada avait réussi à perfectionner l'éducation d'une jeune ourse au point qu'elle se présentait très-bien dans un salon, et qu'elle recevait, avec sa maîtresse, quand cette dernière avait des visites.

experte en divers arts d'agrément, et particulièrement dans celui de la danse, art pour lequel son sexe, comme on sait, déploie en tout pays une aptitude très-prononcée. Mais notre ami Pierre Gagnon ne savait ni valse ni polka ni même de quadrille, et ne pouvait, avec la meilleure volonté du monde, enseigner aux autres ce qu'il ne savait pas lui-même.

Il réussit parfaitement toutefois à s'en faire une amie qui ne l'abandonnait ni jour ni nuit, le suivait partout, aux bois, au jardin, au ruisseau, et montrait pour lui l'affection, l'obéissance et les autres belles qualités qui distinguent le chien.

XVII

PROGRÈS DU CANTON.

Pendant que Jean Rivard se livrait ainsi courageusement à ses travaux de défrichement, à ses opérations industrielles, en y mêlant quelques amusements rustiques, et des aventures plus ou moins périlleuses, un grand progrès se préparait dans le Canton de Bristol. En moins de trois mois la population y avait été plus que triplée.

Dès le commencement du mois de juin, Jean Rivard avait soupçonné, par certaines illuminations qu'il croyait apercevoir au loin, dans l'obscurité de la nuit,

qu'il n'était plus seul. Et en effet, un bon soir, il vit arriver à son habitation un homme d'un certain âge, à mine respectable, qu'il avait remarqué souvent à l'église de Grandpré. Cet homme lui annonça qu'il était établi à une distance d'environ trois milles.

Son nom était Pascal Landry.

A l'époque où Jean Rivard avait quitté Grandpré, M. Landry y occupait une petite terre de cinquante arpents qui lui rendait à peine assez pour faire subsister sa famille. Désespérant de jamais augmenter sa fortune et se voyant déjà avec quatre fils en âge de se marier, il avait pris le parti de vendre sa terre de Grandpré, et d'acheter dans le Canton de Bristol, où il savait que Jean Rivard avait déjà frayé la route, une étendue de cinq cents acres de terre en bois debout, qu'il avait divisés entre lui et ses quatre enfants. Quoiqu'il n'eût vendu sa propriété de Grandpré que cinq cents louis, il avait pu avec cette somme acheter d'abord ce magnifique lopin de cinq cents acres, puis se procurer toutes les choses nécessaires à son exploitation, et se conserver en outre un petit fonds disponible pour les besoins futurs.

Ses fils tenant à s'établir le plus tôt possible, ne reculaient pour cela devant aucun travail. Tous étaient convenus de travailler d'abord en commun. Le père devait être établi le premier : tous ses enfants devaient l'aider à défricher son lot jusqu'à ce qu'il eut vingt cinq arpents en culture ; l'aîné des fils devait venir ensuite, puis le cadet, et ainsi de suite jusqu'à ce que chacun d'eux fût en état de se marier.

Quoiqu'ils ne fussent arrivés qu'au commencement de juin, ils avaient déjà défriché plus de cinq arpents de terre presque entièrement semés en légumes.

M. Landry apprit en même temps à Jean Rivard que plusieurs autres familles de Grandpré se préparaient à venir s'établir le long de cette route solitaire.

Ces nouvelles réjouirent le cœur de notre héros. Il remercia cordialement M. Landry de sa visite inattendue et le pria de prendre le souper avec lui dans sa modeste habitation. De son côté, M. Landry était tout étonné des progrès que Jean Rivard avait faits en si peu de temps, et de l'apparence de prospérité qu'offrait déjà son établissement. Il le complimenta beaucoup sur son courage, et sur le bon exemple qu'il donnait aux jeunes gens.

Les deux défricheurs se séparèrent les meilleurs amis du monde; et comme M. Landry inspirait à Jean Rivard la plus haute estime par son air d'honnêteté et ses manières simples, celui-ci se proposa bien de cultiver son amitié et celle de ses enfants.

Il ne tarda pas d'ailleurs à recevoir aussi la visite de ces derniers qui, après avoir fait connaissance, venaient souvent, à la *brunante*, fumer la pipe à sa cabane. Ils étaient constamment de bonne humeur et s'amusaient infiniment des drôleries incessantes de Pierre Gagnon qui leur raconta sous mille formes différentes, en y ajoutant chaque jour quelque chose de nouveau, les petites misères et les embarras que son maître et lui avaient eus à essuyer durant les premiers mois qu'ils avaient passés seuls au milieu des bois.

